

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13 50

JOURNAL DE ROUBAIX MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX INSERTIONS: Annonces: la ligne. 20 c. Réclames: 30 c.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Table with 2 columns: Valeurs and Cours au jour. Rows include 3 0/0 amortissable, Rente 3 0/0, Italien 5 0/0, etc.

Table with 2 columns: Services particulier and Cours. Rows include Act. Banque de France, S. Générale, Créd. f. de France, etc.

DEPECHES COMMERCIALES New-York, 12 juillet. Change sur Londres; 4,85 50; change sur Paris, 5,16 25; 100.

BULLETIN DU JOUR Les dates funèbres ou politiques se pressent dans ce mois. Samedi 12 avait lieu les obsèques du fils de Napoléon III.

grande fête donnée par M. Gambetta, nous allons dire Barras. La partie chorégraphique, exécutée par huit sujets de l'Opéra, sous la direction de Mlle Fonta, sera un ballet «Directoire».

Lorsque le ministre aura examiné les 58 amendements dont l'étude lui a été renvoyée, le nombre des lignes à créer sera de 215 à 220, au bas moi.

Dégrevez, a dit M. Allain-Targé en rappelant que la charge annuelle des contribuables s'élevait chez nous au chiffre de 4 milliards 430 millions.

Mais comment accorder la politique des dégrèvements avec la politique des dépenses et des travaux publics? Tout le monde veut des dégrèvements et tout le monde veut aussi des travaux publics.

LES FUNERAILLES DU PRINCE IMPÉRIAL (Détails complémentaires)

Nous trouvons dans le Figaro des renseignements desquels nous extrayons les plus intéressants. Voici d'abord comment le Figaro raconte la visite de l'impératrice au cercueil de son fils :

L'impératrice, soutenue par un sentiment qui comprime toutes les larmes, semblait avoir la force de supporter les plus rudes épreuves et avait ordonné qu'on la prévint dès que le corps du prince serait entré à Camden House.

Alors, le silence, et la solitude s'étaient faits. L'impératrice descendit l'escalier qui conduit de sa chambre à la galerie du rez-de-chaussée avec une telle impuissance qu'elle faillit tomber. Elle fut heureusement arrêtée dans sa chute par M. Raimbaull, qui lui-même eut quelque peine à garder l'équilibre.

Le correspondant du Figaro décrit ensuite l'arrivée des principaux personnages à la villa :

La princesse de Metternich, en long voile de deuil, pénètre dans la villa. Presque en même temps une voiture s'arrête devant le vestibule : c'est le prince Napoléon, qui descend avec ses fils, les princes Victor et Amédée.

On sait que la reine Victoria n'a cessé de prodiguer à l'impératrice les témoignages de la plus vive sympathie. Voici en quels termes le Figaro raconte l'arrivée de la reine :

Il est dix heures et demie précises lorsque la reine Victoria paraît avec la princesse Béatrix, accompagnée par lord Sydney, lord chambellan. La voiture de la reine est une grande berline attelée de deux courmes mecklembourgeoises.

Sa Majesté, en grand deuil, tient à la main deux pivions blancs; la princesse Béatrix porte une croix de roses blanches et de marguerites. La reine et la princesse s'agenouillent devant le cercueil, y déposent leurs présents et prient.

Après l'échange des compliments, la reine passe dans un salon avec les princesses, et les portières retombent.

Le cortège part; la foule se met en marche. Les cordons du poêle sont tenus par les princesses; MM. de Bassano et Rouher remplacent les maréchaux dans ce sinistre office.

Les cadets défilent. Ils marchent un par un. Parmi eux : le vieux soldat Westhery, qui assista aux funérailles de Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène; et qui conduisit Napoléon III au château de Chislehurst, suit en serviteur fidèle et désespéré ce cortège d'enfant qui a vu naître. On a dit l'histoire touchante de ce vieux guerrier. Il pleure à chaudes larmes, et tout le monde le regarde avec compassion.

Les officiers de l'artillerie royale qui ont apporté le cercueil sur l'affût se placent derrière le corps.

Le cheval favori du prince, Snake, est mené en main par Gambie, le vieux piqueur de l'empereur. C'est le dernier cheval qu'il monta de sa vie. C'est le cheval qui a été blessé par la balle de la déesse de la mort.

Plus les voiles s'approchent la fameuse selle légendaire de velours rouge et or qui appartenait à Napoléon III. Les écuriers sont en or. La bride dorée sentille sous le crêpe. Le fronton est orné de rubans rouges avec des crêpines d'or.

Le prince Napoléon est en habit noir avec le grand cordon de la Légion d'honneur.

Nous empruntons au Gaulois le récit d'une scène déchirante qui s'est passée au château de Camden.

La Reine, qui s'était agenouillée au pied du cercueil avant de se rendre à la tribune construite pour elle, avait vu défilé, du haut de cette estrade, tout le cortège.

Cependant on hésite à aller troubler l'impératrice dans sa douleur. La pauvre mère est dans un état lamentable. Chaque coup de canon lui arrache un cri et détermine une crise nerveuse.

Il n'était pas au bout de ses étonnements. L'ombre de son fils s'éloigna de la fenêtre, et la lumière s'éteignit subitement dans la première pièce, celle où venait de se tenir une conférence dont M. Lecoq ne soupçonnait pas l'objet.

Un instant après, la porte-cochère s'entr'ouvrit; un homme se glissa dans la rue et dit quelques mots aux deux sergents de ville, dont l'un se détacha aussitôt pour faire avancer le fiacre qui avait amené le prévenu.

Il n'était pas au bout de ses étonnements. L'ombre de son fils s'éloigna de la fenêtre, et la lumière s'éteignit subitement dans la première pièce, celle où venait de se tenir une conférence dont M. Lecoq ne soupçonnait pas l'objet.

Il n'était pas au bout de ses étonnements. L'ombre de son fils s'éloigna de la fenêtre, et la lumière s'éteignit subitement dans la première pièce, celle où venait de se tenir une conférence dont M. Lecoq ne soupçonnait pas l'objet.

Il n'était pas au bout de ses étonnements. L'ombre de son fils s'éloigna de la fenêtre, et la lumière s'éteignit subitement dans la première pièce, celle où venait de se tenir une conférence dont M. Lecoq ne soupçonnait pas l'objet.

l'impératrice en bas les princesses royales et précédée de la duchesse de Mouchy et du marquis de Castelbajac, qui, spécialement chargé de la recevoir, à rempli avec sa distinction habituelle cette haute mission.

La chambre de l'impératrice est plongée dans une obscurité complète.

Alors, à l'instant, la Reine Victoria s'approche du fauteuil de l'impératrice et, sans pouvoir prononcer une parole, d'un mouvement sublime, elle ouvre les bras et attire l'impératrice sur sa poitrine.

La Reine part. Sa Majesté est rentrée à Londres par un train spécial, à midi.

Même sympathie de la part des princesses, qui portaient tous l'uniforme de l'artillerie pour rendre hommage au défunt.

Le général Fleury a pris la couronne des mains de la Reine et l'a déposée sur le cercueil.

LE DRAME DU ZULULAND Récit d'un témoin oculaire

Les récits qui nous ont été transmis jusqu'ici de la mort du prince impérial sont si nombreux et si contradictoires qu'il est difficile de se faire une idée exacte de ce qui s'est réellement passé.

« J'y fus en quelques secondes, dit-il, je n'eus qu'à franchir le fossé du Laager pour me trouver en présence de lord Chelmsford lui-même, debout devant sa tente. Je n'eus besoin que de voir la figure sombre et bouleversée du général pour m'assurer immédiatement que ce qui venait de m'être rapporté n'était pas un simple bruit de camp.»

« Le capitaine Carey m'a dit, dois-je le dire, fort paisiblement avec deux autres officiers d'état-major et se fit d'abord prier pour consentir à se dérangeant quelque peu; je lui fis observer très-sèchement que je n'étais pas en ce moment un correspondant en quête de détails, mais avant tout un Français désireux de savoir ce qui était arrivé et si la nouvelle de la mort du prince était fondée.»

« Quant au sort du prince, le capitaine Carey prétendait ne savoir rien autre chose, si ce n'est que, se retournant dans sa fuite après avoir traversé un donga très-profond, distant du kraal de deux ou trois cents mètres, il avait vu, sortant d'un autre point du donga, le cheval du prince, sans son cavalier, qui les suivait.»

« C'est singulier, reprit-il. Ils restent dans le cabinet de travail... et ceux qui étaient dans la chambre à coucher traversent le salon... Ils viennent les rejoindre... on dirait qu'ils se groupent pour causer... C'est pas ainsi qu'ils avaient arrangé la scène... que s'est-il donc passé?»

« Ah ! la lumière devient moins vive dans le cabinet... ils ont fermé la porte du salon... ils y ont allumé toutes les bougies dans ce salon, pour mieux épier l'effet que la rencontre avec Louis produirait sur la figure du muet... et ils ne se pressent pas d'en venir là...»

« Il n'était pas au bout de ses étonnements. L'ombre de son fils s'éloigna de la fenêtre, et la lumière s'éteignit subitement dans la première pièce, celle où venait de se tenir une conférence dont M. Lecoq ne soupçonnait pas l'objet.»

« Quant au sort du prince, le capitaine Carey prétendait ne savoir rien autre chose, si ce n'est que, se retournant dans sa fuite après avoir traversé un donga très-profond, distant du kraal de deux ou trois cents mètres, il avait vu, sortant d'un autre point du donga, le cheval du prince, sans son cavalier, qui les suivait.»

« C'est singulier, reprit-il. Ils restent dans le cabinet de travail... et ceux qui étaient dans la chambre à coucher traversent le salon... Ils viennent les rejoindre... on dirait qu'ils se groupent pour causer... C'est pas ainsi qu'ils avaient arrangé la scène... que s'est-il donc passé?»

« Dans cette prévision, je faisais demander à lord Chelmsford l'autorisation de marcher en avant. Il me fut d'abord répondu, d'un ton assez étonné, que l'heure — huit heures du soir — était peu propice pour une expédition quelconque, et que, d'ailleurs, la chose était inutile.»

« Je multipliais mes protestations, mais la guerre — à des lois et des règles absolues, je ne recule jamais que la même réponse froide et sèche, et je compris bientôt que je n'avais pas à insister davantage.»

« Nous reprenions nos recherches tout bouleversés de cet horrible spectacle, lorsqu'un volontaire qui nous avait aperçus du ravin, à deux cents mètres plus loin, nous cria qu'il apercevait un second cadavre dans le donga; nous n'eûmes qu'à pousser nos chevaux. Cette fois, c'était bien le prince; nous reconnûmes, même de loin, ce petit corps blanc et ferme, chez lequel les formes les plus pures n'altèrent en rien ni la force ni l'adresse.»

« Le prince était étendu sur le dos, les bras tendus par la mort, un peu croisés au-dessus de la poitrine, et la tête légèrement inclinée sur le côté droit; la physionomie n'indiquait pas trace de contractions ni de souffrances; la bouche était légèrement ouverte, l'œil gauche à demi-fermé — l'œil droit avait été enlevé par un coup d'assagie, — l'œil gauche, dis-je, regardait le ciel et conservait encore cette expression bienveillante et douce que j'avais remarquée chez le prince à ma première entrevue.»

« La poitrine était percée de plusieurs coups d'assagies, de dix-sept ou dix-huit, je crois, et le ventre, selon la coutume zouloue, avait été ouvert; mais ces saignées, à l'encontre de leur pratique habituelle, n'avaient osé faire qu'une petite incision et avaient respecté les entrailles, comme si, dans leurs saines brutes, ils avaient jugé inutile de taillader plus profondément ces formes délicates. D'ailleurs, à en juger par la position du corps et l'expression du visage, le prince avait dû tomber dès le premier coup, et le docteur Scott estima, ainsi que le docteur Robinson du 1^{er} lanciers, que quel qu'un avait rejoint quelque instant après, que le coup d'assagie qui avait perçé l'œil droit et déchiré la servelle était un coup d'assagie lancée à distance, et qu'il avait dû amener une mort immédiate. Les Zoulous n'avaient donc pu assagier qu'un corps mort.»

« Des le premier instant, nous par des sentiments peut-être différents, mais sans échanger une seule parole, nous voulûmes vérifier, le docteur Scott et moi, si la version donnée la veille au camp était exacte, et si le prince avait été frappé par derrière, ce qui l'aurait empêché d'essayer de monter à cheval; je soulevai le corps, le docteur palpa. Ledos ne portait nulle trace de blessure, si ce n'est quelques déchirures produites par les pointes des assagies en traversant la poitrine de part en part.»

« Ce fut encore à ce moment qu'en soulevant la tête du prince, nous aperçûmes à terre le collier d'or que le prince portait habituellement à son cou et que nous regardâmes avec intérêt. Le collier était composé de médailles saintes et quelques petits médaillons; le capitaine Molyneux le ramassa et le joignit à une chaussette bleue et à une paire d'éperons, les seules choses que nous ayons pu trouver à côté du corps; ce sont

« Quant au sort du prince, le capitaine Carey prétendait ne savoir rien autre chose, si ce n'est que, se retournant dans sa fuite après avoir traversé un donga très-profond, distant du kraal de deux ou trois cents mètres, il avait vu, sortant d'un autre point du donga, le cheval du prince, sans son cavalier, qui les suivait.»

« C'est singulier, reprit-il. Ils restent dans le cabinet de travail... et ceux qui étaient dans la chambre à coucher traversent le salon... Ils viennent les rejoindre... on dirait qu'ils se groupent pour causer... C'est pas ainsi qu'ils avaient arrangé la scène... que s'est-il donc passé?»

« Ah ! la lumière devient moins vive dans le cabinet... ils ont fermé la porte du salon... ils y ont allumé toutes les bougies dans ce salon, pour mieux épier l'effet que la rencontre avec Louis produirait sur la figure du muet... et ils ne se pressent pas d'en venir là...»

« Il n'était pas au bout de ses étonnements. L'ombre de son fils s'éloigna de la fenêtre, et la lumière s'éteignit subitement dans la première pièce, celle où venait de se tenir une conférence dont M. Lecoq ne soupçonnait pas l'objet.»

« Quant au sort du prince, le capitaine Carey prétendait ne savoir rien autre chose, si ce n'est que, se retournant dans sa fuite après avoir traversé un donga très-profond, distant du kraal de deux ou trois cents mètres, il avait vu, sortant d'un autre point du donga, le cheval du prince, sans son cavalier, qui les suivait.»

« C'est singulier, reprit-il. Ils restent dans le cabinet de travail... et ceux qui étaient dans la chambre à coucher traversent le salon... Ils viennent les rejoindre... on dirait qu'ils se groupent pour causer... C'est pas ainsi qu'ils avaient arrangé la scène... que s'est-il donc passé?»

« Ah ! la lumière devient moins vive dans le cabinet... ils ont fermé la porte du salon... ils y ont allumé toutes les bougies dans ce salon, pour mieux épier l'effet que la rencontre avec Louis produirait sur la figure du muet... et ils ne se pressent pas d'en venir là...»

« Il n'était pas au bout de ses étonnements. L'ombre de son fils s'éloigna de la fenêtre, et la lumière s'éteignit subitement dans la première pièce, celle où venait de se tenir une conférence dont M. Lecoq ne soupçonnait pas l'objet.»

« Quant au sort du prince, le capitaine Carey prétendait ne savoir rien autre chose, si ce n'est que, se retournant dans sa fuite après avoir traversé un donga très-profond, distant du kraal de deux ou trois cents mètres, il avait vu, sortant d'un autre point du donga, le cheval du prince, sans son cavalier, qui les suivait.»

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 15 JUILLET 59 LA VIEillesse DE MONSIEUR LECOQ Par M. F. DU BOISGOBEY PREMIERE PARTIE M. LECOQ se débecte I. — Je m'en moque, répondit Piédouche qui paraissait exaspéré. J'en ai assez de travailler avec un coco qui me promet des billets de mille et qui veut me faire flaqueur à la porte, en me mettant ses bêtises sur les dos. Tan t pis si le patron me donne tort! Pigache a vait de la philosophie, et il n'était pas bavard.

la sûreté n'avait pas jugé nécessaire, et pour cause, de s'entourer de l'appareil ordinaire des descentes de justice. Il était arrivé rue du Mont-Thabor, en voiture, avec le juge d'instruction et le prévenu sans aucune escorte. Un agent en bourgeois et deux sergents de ville l'attendaient devant la porte de la maison. L'agent était monté dans l'appartement avec son chef. Les deux sergents de ville avaient reçu l'ordre de rester dans la rue et de se tenir prêts à toute réquisition. Le programme proposé par M. Tolbiac avait été suivi de point en point. Seulement, le père Lecoq y avait introduit, en ce qui le concernait personnellement, une modification. Au lieu de se rendre à dix heures, comme c'était convenu, dans le cabinet du chef de la sûreté, il était venu dès huit heures s'établir dans un coin obscur en face du domicile de son fils. Il avait vu passer le fiacre qui l'amenait, les fenêtres de l'entresol s'éclairer; il attendait avec impatience que le muet arrivât, et il se proposait de se présenter au chef de la sûreté lorsqu'il reparaitrait dans la rue après la confrontation. Il comptait que son ami l'excuserait de forcer ainsi la consigne et ne refuserait pas de lui apprendre le résultat de l'entrevue. Il espérait même, ce pauvre père, que Louis lui serait rendu après cette entrevue qui devait faire éclater son innocence. Aussi le cœur lui battit bien fort quand le coupé de M. Tolbiac s'arrêta au numéro 72, derrière une voiture de place qui la

précédait de deux ou trois longueurs de cheval. Ce n'était pas le moment de se montrer, et le vieillard assista de loin au débarquement des deux agents et du détective. Il entendit la porte de la maison se refermer, et il crut que le muet y était entré avec eux, car il n'avait pu voir que très-imparfaitement ceux qui descendaient. Le fiacre et le coupé allèrent se ranger un peu plus loin contre le trottoir, près de la voiture qui avait amené Louis et ses deux compagnons de voyage. M. Lecoq leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement où son fils allait jouer une partie suprême, et il vit bientôt des ombres passer derrière les rideaux. Il le connaissait bien cet appartement qu'il s'était plu à meubler pour son cher Louis, et, aux mouvements de ces ombres, il pouvait presque suivre la scène émouvante de la confrontation. — Il est là, se disait-il en regardant la fenêtre du milieu. Ils l'ont laissé dans le salon... eux, ils sont dans la chambre à coucher... et ils le surveillent... les agents et Tolbiac viennent d'entrer dans le cabinet de travail... je vois leurs ombres s'agiter... ils vont pousser le muet dans le salon... pourvu que ce malheureux ne fasse pas quelque signe auquel on puisse se méprendre... Quand je pense que la vie de mon fils dépend d'un geste, de l'expression que va prendre la physionomie d'un être qui est à moitié idiot... je tremble. Et il se prenait à maudire Tolbiac, qui avait suggéré l'idée de cette dangereuse ex-

— C'est singulier, reprit-il. Ils restent dans le cabinet de travail... et ceux qui étaient dans la chambre à coucher traversent le salon... Ils viennent les rejoindre... on dirait qu'ils se groupent pour causer... C'est pas ainsi qu'ils avaient arrangé la scène... que s'est-il donc passé?»

« Quant au sort du prince, le capitaine Carey prétendait ne savoir rien autre chose, si ce n'est que, se retournant dans sa fuite après avoir traversé un donga très-profond, distant du kraal de deux ou trois cents mètres, il avait vu, sortant d'un autre point du donga, le cheval du prince, sans son cavalier, qui les suivait.»

« C'est singulier, reprit-il. Ils restent dans le cabinet de travail... et ceux qui étaient dans la chambre à coucher traversent le salon... Ils viennent les rejoindre... on dirait qu'ils se groupent pour causer... C'est pas ainsi qu'ils avaient arrangé la scène... que s'est-il donc passé?»